

LE CRAPOUILLOT

*Magazine
non conformiste*

**CENT
ANS
DE
PHOTOS
COQUINES**



**De Nadar à
Jean-Loup Sieff**

LE CRAPOUILLOT

NOUVELLE SÉRIE

POUR RECEVOIR
RÉGULIÈREMENT TOUS LES
DEUX MOIS LES
PROCHAINS NUMÉROS

**ABONNEZ-VOUS,
OFFREZ UN
ABONNEMENT**

Attention, plus que quelques
jours pour profiter de ce tarif

FRANCE MÉTROPOLITAINE
6 NUMEROS
120 F 90 F
12 NUMEROS
240 F 170 F

POUR VOUS ABONNER, IL VOUS SUFFIT DE
RETOURNER LE BULLETIN
AVEC VOTRE REGLEMENT A :

LE CRAPOUILLOT
SERVICE ABONNEMENTS
49, AVENUE MARCEAU, 75116 PARIS

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) - Jean-François Devay († 1971)
Revue de bibliothèque non conformiste
Nouvelle série n° 79
Décembre 1984 - Janvier 1985

Direction - Rédaction
Administration - Publicité :
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Jean-Claude GOUDEAU

REDACTEUR EN CHEF
Yannick BOURDOISEAU

REALISATION TECHNIQUE
Pierre GATINIOL
Claude CHAUVEAU

Abonnements
6 numéros : FRANCE 90 F
ETRANGER 105 F (taxes aériennes en sus)
C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74
(Pour changer d'adresse, joindre 4 F)

Composition : SEPA.
Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039
Société anonyme. Capital 250 000 F. Durée 99 ans à compter du 2 avril 1962
Commission paritaire octobre 1978 n° 61.147
Président-directeur général : Patrice BOIZEAU
Principaux associés : SEPEM - SED - Rémy Devay
Dépôt légal : 4^e trimestre 1984

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

.....

JE DÉSIRE M'ABONNER
POUR

6 NUMEROS F

12 NUMEROS F

CI-JOINT MON
RÈGLEMENT PAR

CHÈQUE BANCAIRE.....

CCP

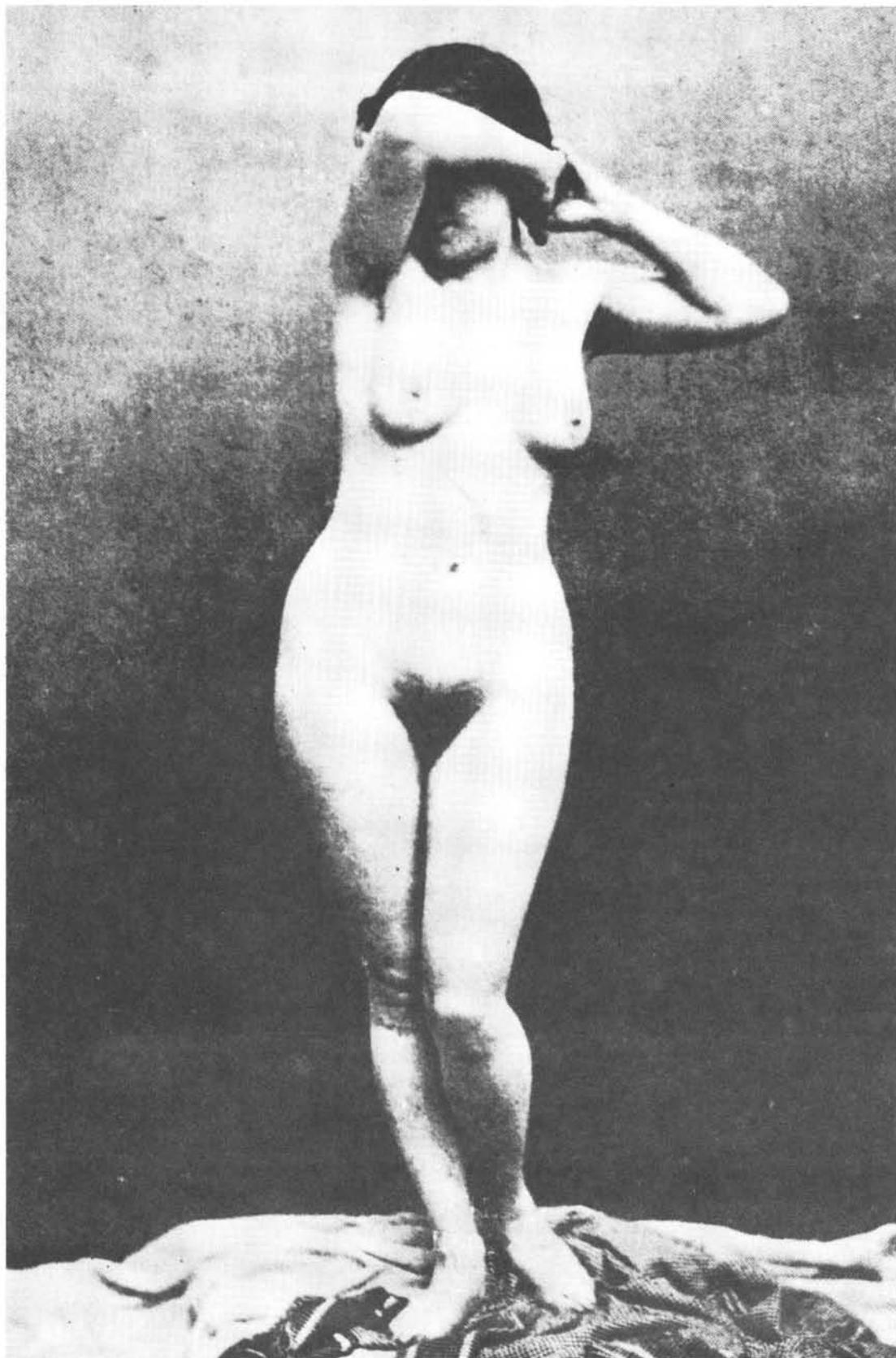
MANDAT-LETTRE.....

DATE

CCP N° 25391 74 C PARIS



CENT ANS DE PHOTOS COQUINES



Musette,
l'amie de Murger.
Photographie
de Nadar (1858).

Nous remercions de leur contribution à l'illustration de ce « Crapouillot » MM. Bourboulon, Guillaumin, Hesselmann, Maury, Sieff, Simon, Tourdjman, Ughetto, le studio Larriu-Della Torre, le Club du livre secret, ainsi que MM. Fildier, Gatiniol, Laroche, Romi et la Société française de photographie qui nous ont permis d'utiliser les documents de leurs collections.

Ont également droit à notre gratitude Mmes de Beauvoir et Colette, MM. Adamo, Barrès, Barbusse, Boileau, Claudel, Chamfort, Chardonne, Corneille, Debré, Diderot, Dac, Daniel-Rops, Gambetta, Hitler, Lévi-Strauss, La Fontaine, Louis XIV, Mauriac, Morand, Montherlant, Mérimée, Racine, Shakespeare, Saint-Exupéry, Twain et quelques autres, qui ont commenté ces belles images, parfois à leur insu.

LE PETIT OISEAU PEUT-IL SORTIR TOUT NU ?

par ROMI

LA vulgarisation de l'image libertine représentant une femme nue ou peu vêtue a commencé sous le Premier Empire, avec l'invention de la lithographie par Senefelder. Les artistes s'empressèrent aussitôt de reproduire sur pierre les œuvres des peintres à la mode, comme les nudités de David, de Girodet ou de Prud'hon. Les tirages sur papier allaient permettre d'offrir des femmes nues à un public moyen et les premières « pin-up girls » allaient enfin pénétrer dans la chambre du prolétaire.

Ce n'était qu'un début ! En 1837, l'invention de Nicéphore Niepce, usurpée par Daguerre qui lui donna son nom, fit rapidement passer la lithographie au second plan. Dès que M. Arago eut annoncé officiellement que le daguerreotype permettait d'exécuter en quelques minutes un portrait « à ressemblance garantie », on se bouscula chez les photographes. Malheureusement, les images sur plaque d'argent étaient sombres et les temps de pose en plein soleil étaient très longs.

On peut lire, dans un manuel de daguerreotypie édité en 1839, quelques conseils techniques : « On ne réussira bien qu'en exposant le modèle au soleil, en plein air, avec reflets de draperies blanches. » Un an plus tard, la daguerreotypie avait fait de grands progrès. Dans toutes les villes, on avait commencé à aménager des ateliers où s'alignaient, à longueur de journée, des familles entières, du grand-père au petit cousin.

L'impératrice sans voile...

Daguerre et ses disciples, grisés par le succès, se prirent alors pour de grands artistes et, sous prétexte de montrer aux peintres jaloux qu'ils étaient capables d'exécuter, eux aussi, de véritables tableaux, ils se lancèrent dans l'étude des « nus artistiques ».

Sur ces daguerreotypes, le modèle nu est généralement étendu ou assis parmi les velours et les satins, encadré de tentures. Au début, il s'agissait surtout d'interprétations de tableaux célèbres et l'on reconnaît, sur plaque argentée, une baigneuse d'Ingres, une Diane de l'école de Fontainebleau ou une Vénus du Titien. Cependant, cette fabrication de nus à exemplaire unique n'était pas une bonne affaire et il faut attendre l'invention de Talbot, en 1841, pour que le tirage sur papier d'après un négatif permette aux photographes une exploitation commerciale intéressante.

La diffusion du procédé Talbot fut assez lente car c'est seulement vers 1850 que les photographes purent tirer sur papier un grand nombre d'épreuves. Désormais, la photographie de nu n'avait plus besoin de reconstituer un tableau, le nu d'après nature était né. Non seulement le nu, mais encore le déshabillé et le retroussis. Le Tout-Paris galant du Second Empire a posé, les albums sont remplis de photographies des cuisses et des gorges de gambilleuses et de lorettes. Les demoiselles du bal Mabille, les habituées de la Closerie des Lilas, les actrices des Délassements comiques, toutes acceptèrent de se déshabiller



Du cliché d'art (un daguerreotype du Second Empire) aux seins qui s'affichent : en un peu plus d'un siècle, le nu acquiert pignon sur rue.

devant l'objectif de Pierre Petit, de Disderi et de leurs collègues. Il y avait un grand choix, nu intégral, demi-nu, décolleté, déshabillé... nu académique avec ou sans draperies, nu suggestif, en bas blancs et bottines, nu en plein air sur fond de paysage peint sur toile... quelques poseuses, à la poitrine dénudée, se cachaient le visage avec un masque ou un éventail... tandis que d'autres préféraient tourner le dos à l'opérateur pour montrer leurs fesses. On peut être bien faite et célèbre sans vouloir exhiber son académie aux amateurs de photographies légères, aussi, pour satisfaire une clientèle de curieux, les opérateurs du Second Empire eurent-ils recours à des trucages.

C'est ainsi que pour trente sous, les touristes pouvaient s'offrir, aux portes de l'Exposition de 1867, une photographie « sans voile et sans retouche » de l'impératrice Eugénie ou de Madame de Morny. Les têtes célèbres de ces dames étaient si habilement collées et contretypées que le client ne s'apercevait de rien. Des chroniqueurs ont prétendu que la police fermait les yeux sur ce petit commerce.

En revanche, en 1863, le procureur Genteau, au cours d'un réquisitoire, attaqua violemment les commerçants spécialisés dans la vente de nus photographiés :

« Nous avons entendu naguère l'écho des prédications d'une secte soi-disant philosophique qui s'était assigné pour objet la

commerce, de plus en plus florissant, de la nudité et du déshabillé galant. Chacun s'ingénia à créer des décors imprévus ou à imaginer des choses inédites.

Les femmes nues se mirent soudain à évoluer dans un univers extravagant, les modèles montent sur des « grands bi », jouent de la contrebasse, caressent des animaux. Sur des thèmes imprévus, des séries de photographies coquines apparaissent dans les librairies : les petits métiers, le billard, la pêche à la ligne, la promenade à âne, les nymphes, etc. On admirait l'anatomie de jolies jardinières poussant une brouette devant une allée peinte sur toile, le nu recueilli de la joueuse de harpe et les seins de la dame en corset fleuri, découvrant ses cuisses et son bas ventre.



réhabilitation de la chair, comme si la chair ne se réhabilitait pas toujours assez elle-même et comme si la mission du christianisme n'avait pas été précisément d'enseigner aux hommes l'infériorité du corps périssable, l'empire de la volonté sur les sens et la grandeur de l'âme immortelle ! Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une idée philosophique, même fausse, il ne s'agit plus de l'art, même pris à contresens, *il s'agit d'un commerce, et le plus dangereux de tous : le commerce des nudités !* » On trouve un écho de cette vertueuse indignation dans l'article du journal « Le voleur » reproduit page 6.

Le procureur moraliste n'avait rien vu : les progrès de la technique photographique eurent une conséquence logique dès 1875, un grand nombre de photographes se lancèrent dans le

Pour satisfaire une clientèle qui augmentait chaque matin, un dessinateur peu connu, Amédée Vignola, eut l'idée de perfectionner le commerce de ces nudités. Il créa une revue qu'il intitula l'« *Etude académique* ».

Afin de faire admettre la présence de pubis féminin non retouchés dans cette revue bi-mensuelle, il la présenta comme une « documentation technique strictement réservée à l'usage des peintres, sculpteurs et ouvriers d'art... ».

Chaque exemplaire de l'« *Etude académique* » était soigneusement enfermé dans une enveloppe portant une mention rassurante : « Cette publication ne doit être vendue ni aux enfants ni aux jeunes gens. »

Bientôt, l'étalage des reproductions photographiques de

dames nues jouant au cerceau, au croquet ou symbolisant une étoile, provoqua une réaction de la vertueuse Ligue contre la licence des rues et un tout aussi vertueux sénateur, M. René Berenger, prit la décision de faire imposer un maillot collant à toutes les dames qui montraient leurs appas au public, à la scène comme à l'atelier du photographe. Le maillot de soie blanc, ocre ou rose apparut donc au théâtre, au café-concert, comme sur les photographies et les cartes postales. Des modèles en maillot, négligemment appuyés à la margelle d'un puits

fleuri, symbolisaient la Vérité « toute nue », tandis que, moulées dans la soie, des jeunes personnes sortaient d'une baignoire ou encore préparaient leur « tub ».

Monsieur Berenger tu nous embêtes...

En 1891, René Berenger, infatigable défenseur de la morale publique, lançait un appel aux pères de famille pour constituer une *Société centrale de protestation contre la licence des rues*, attirant l'attention du public sur le problème du « viol des yeux » par l'image immorale, lithographies, dessins, photographies et cartes postales. Ses multiples protestations attirèrent au très catholique sénateur Berenger de violentes critiques. On le caricatura, on le mit en chansons et on l'insulta : « le sénateur Berenger n'est qu'un vertueux cochon ! C'est l'incarnation, le type représentatif de notre époque de fausse pudeur, d'hypocrite vertu, époque de décadence et de régression qui se pare de chasteté et prend la feuille de vigne pour symbole ! »

Le nu avec système pileux apparent et le déshabillé trop galant, traqués par les censeurs, durent se réfugier dans la clandestinité. On se mit à vendre, par correspondance, des enveloppes de nus d'après nature, *sans retouche*, « envoi discret garanti » à 12 F et 18 F la douzaine.

Avocats des éditeurs de cartes postales et des photographes spécialisés et défenseurs de la morale débattaient d'une définition précise de l'outrage aux bonnes mœurs, quand le sénateur Berenger jugea bon de se confier à « *L'Echo de Paris* ». Celui que l'on avait surnommé « le Père la Pudeur » donnait sa définition de l'obscénité :

« On croit nous embarrasser en nous demandant des définitions. L'abbé Sertilanger a dit excellemment : est obscène tout ce qui trouble la chair. J'ajouterai : est immoral tout ce qui peut corrompre l'enfant !... »

La presse du nu, plus d'un demi-siècle avant « *Play-Boy* », commençait alors son ascension. Au nom de l'art, M. Emile Bayard lançait, au début du XX^e siècle, une surprenante série de livraisons solennellement intitulée « *Le nu esthétique* ». Cette collection, préfacée par J.-L. Gérôme, de l'Institut, dédiée au respectable William Bouguereau, de l'Institut, dévoilait les aspects les plus réalistes de la nudité par la photographie *sans aucune retouche*. La publicité de M. Bayard était fort bien organisée : « *Le nu esthétique* », publication mensuelle, résumera, en des planches successives, la beauté du corps humain, dans le détail et dans l'ensemble, l'expression de la physionomie, les attitudes principales de l'être... chaque planche montre des études de dos, de profil, de face et de trois quarts, modèles tour à tour puissants ou gracieux, jolis ou beaux... Prix du numéro : 1 F - Abonnement annuel : 10 F... »

Ce résumé des « Beautés du corps humain » étant réservé à Messieurs les artistes, il n'y eut aucune poursuite judiciaire. Et pourtant, les textes de ces messieurs de l'Institut étaient hostiles aux décisions des magistrats. Ils protestaient contre « les femmes en maillot... anatomies en baudruche... figures en saindoux !... Dans « *Le nu esthétique* », nos clichés se présentent tels qu'ils naissent en laboratoire... non expurgés, non dénaturés pour continuer le mensonge du faux idéal, mais prêts, au contraire, à démasquer la réelle beauté de la vie... »

Les censeurs, admettant l'alibi artistique, se contentèrent de s'opposer à l'affichage de cette revue dans les vitrines de librairies et dans les kiosques.

En 1908, ils parvinrent à faire interdire par la direction des Grands Réseaux des Chemins de fer français la vente du « *Nu esthétique* », de « *L'Etude académique* », et de toutes les revues de femmes nues dans les bibliothèques de gares.

Bêtes ou méchants ?

IL arrive tous les jours qu'on amène à la barre de la police correctionnelle un troupeau de prévenus composé de plusieurs jeunes femmes et d'un homme. Tous sont enveloppés dans une commune accusation d'outrage à la morale publique.

On demande à l'homme quelle est sa profession.

— Photographe.

On pose la même question aux femmes, et elles répondent :

— Gilette... ou bouquetière... ou piqueuse de bottines... ou plumassière, etc.

Chose à noter : aucune de ces malheureuses, accusées d'avoir posé pour des photographies décolletées, n'est modèle de profession. Le photographe a ramassé au hasard ses poseuses dans le ruisseau, sur le macadam. Et il s'est ainsi condamné lui-même, car cette indifférence dans le choix des modèles ne prouve-t-elle pas, jusqu'à l'évidence, que ces nudités sont de pures indécences et n'ont aucun rapport avec l'art ?

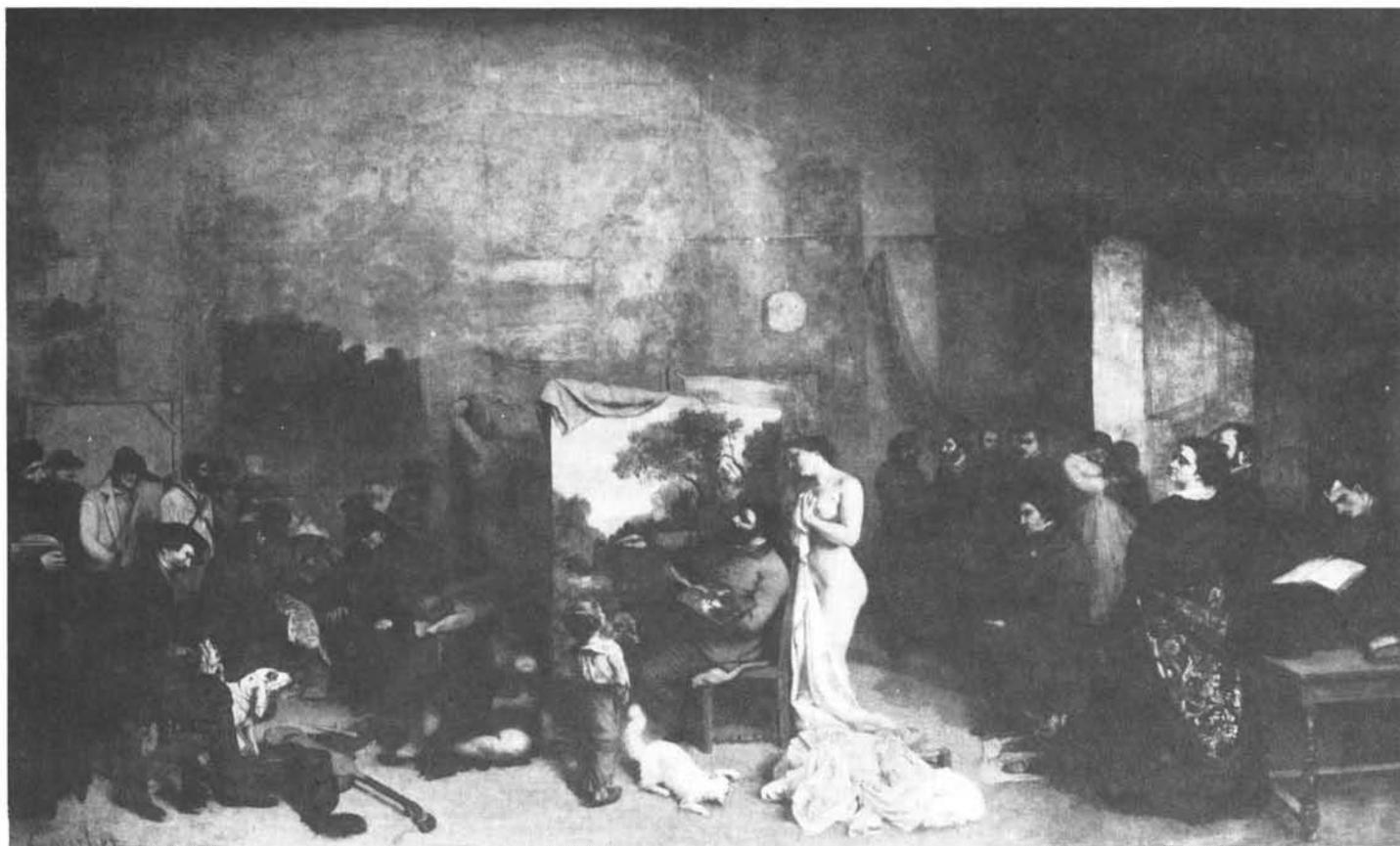
On passe aux débats. Puis on envoie pêle-mêle en prison les faux modèles et le faux artiste. Mazas attend celui-ci, celles-la tâteront de Saint-Lazare !

Il se trouve, après ces sortes de procès, de bonnes âmes pour dire que la sentence est dure et que ces pauvres photographes ont bien du mal à gagner leur vie. Pour moi, m'est avis qu'on ne les punit point assez vertement. Ils mériteraient, à mon sens, double châtement, étant doublement coupables : vicieux d'abord, niais ensuite.

Quoi, misérable ! Tu as entre les mains les merveilleux outils de la photographie, et voilà le seul parti que tu sais en tirer ! Tu ne vois plus d'autre fruit à recueillir, dans cet art qui est né d'hier seulement, que le fruit défendu ? Tu ne trouves plus à reproduire, dans le spectacle infini de la création, que le tas de boue et le tas de fumier, que la grivoiserie et l'indécence ! Il faut que tu te fasses, pour vivre, le lâche courtisan des libertins blasés à qui tu vends tes estampes immondes : il faut que tu deviennes le honteux corrupteur de l'ouvrière sans travail ; il faut que tu travailles à l'ombre, que tu te caches, que tu coures les risques de la prison et du pilori ! Tu y es bien forcé, dis-tu, il y a tant de concurrence dans la photographie ! Il n'y reste absolument plus rien à faire... que le mal !

Voilà les raisonnements de ces pauvres héros. C'est à se demander si leur stupidité ne dépasse pas encore leur infamie !

(Journal « *Le Voleur* », 15 novembre 1861)



La grande peinture — ici l'« Atelier » de Courbet, toile refusée à l'Exposition universelle de 1855 — inspire les « photographes d'art »...

...A moins qu'elle ne leur fournisse seulement des prétextes ! (ci-contre, un daguerréotype de 1860).



Le succès des peintures de Degas et de Bonnard, leurs femmes au bain, leurs femmes s'essuyant les pieds, leurs nus à la serviette, leurs nus au tub, inspira les photographes. Malgré l'offensive de la ligue contre la licence des rues, les nus au tub et à la serviette, photographiés en série, se vendaient, sans maillot, clandestinement.

Dans la plupart des pages de réclame des hebdomadaires, on pouvait lire des annonces alléchantes :

« Aux amateurs de belles photographies, nous disons *belles*, ne voulant pas tromper des acheteurs par des phrases charlatanesques employées par des maisons sans scrupule, baptisant des épreuves, plus ou moins artistiques, de curieuses, introuvables, rares ou uniques. *Toutes nos épreuves sont sans retouche et leurs prix défient toute concurrence* : nu féminin 18 x 24. *La douzaine, 12 F.* » Bientôt, il y eut surenchère : on proposait douze nus sans retouche à 8,50 F... La photographie coquine et la carte postale légère s'exhibaient au café, au cercle, au collège, sortant de la poche du notable émerveillé ou du commis voyageur grivois.

Vers 1908, le commerce des images de femmes nues s'était transformé en une vaste entreprise. Grâce à un complexe réseau d'amateurs, les photographies *sans retouche* se vendaient par milliers. C'est alors qu'un industriel audacieux lança un énorme stéréoscope de précision « Le merveilleux », à rallonges et à verres automatiques, qui, moyennant cinq francs en timbres-poste ou en mandat, occupait les soirées d'hiver des amateurs... d'art... Les annonces du « Merveilleux » sont des modèles du genre : « Voici l'hiver et son cortège de longues soirées, que faire ?... Aussi, le maître de maison, prévenant, annonce une



Le sénateur Berenger est passé par là. Le « maillot chair » dissimule les nudités offensantes des « belles 1900 ». Trente ans plus tard, la photo coquine annonce la société de consommation. Et remettez-nous ça !



« Soirée chez Vénus ». Vite, il apporte « Le merveilleux » qui fera défiler devant ses convives charmés les plus beaux corps de femmes qu'un artiste amoureux de la nature puisse rêver... »

L'appareil « Le merveilleux », grand stéréoscope de précision, avec soixante-douze photographies féminines non retouchées coûtait seulement 5 F !.. « Nous disons bien 5 F !.. Un prix extraordinaire !.. »

On n'arrête pas le progrès !

La diffusion croissante des nudités sans retouche, la victoire de la fesse troublèrent de nouveau les défenseurs de la vertu, de la morale, de la jeune fille et de l'enfant. Les groupements de protestataires se multiplièrent à Paris. Une pétition contre la pornographie, lancée en 1910, prouve l'importance attachée par le public, à la fois à l'étalage des documents libertins mais encore à l'impuissance des pouvoirs publics.

« De pareils étalages sont dégradants pour un pays, offensants pour la femme, funestes pour la jeunesse... La patrie en subit à l'étranger une cruelle et lamentable atteinte ! Les soussignés réclament énergiquement des pouvoirs publics qu'il y soit mis un terme !.. »

Les pouvoirs publics furent incapables d'arrêter ce que l'on appelle couramment le progrès. L'industrie de la carte postale prit une telle importance jusqu'en 1925 qu'il était impossible de tout contrôler. Les photographes, disposant de moyens techni-

ques perfectionnés, reprirent les thèmes favoris de leurs grand-pères : la petite culotte remplaça le pantalon, la bicyclette remplaça le grand bi et les automobilistes montrèrent à leur tour qu'elles avaient de belles cuisses. Soubrettes, dactylos, téléphonistes montrèrent leur porte-jarretelles au lieu des jarretières démodées.

Peu à peu, la nudité fut tolérée et admise. Les tribunaux eux-mêmes reconnurent aux photographes le droit de faire poser les dames nues... En 1949, au cours d'un procès intenté au journal « Pin Up » devant la 10^e chambre correctionnelle pour publication de photographies coquines, le tribunal fit une déclaration favorable aux photographes modernes « capables de rivaliser avec l'art créateur des sculpteurs et des peintres... » La « pin-up girl », importée des USA depuis 1944, triomphait, de « la fille à épingler », on passa bientôt à « la fille à coller ». On vit sur les murs de Paris des dames très dévêtues, les seins au vent, vanter les mérites d'une gaine, d'un soutien-gorge ou d'un dentifrice. En 1948, à la suite d'une demande de Mme Rastier-Cailé, le préfet de police invita les services de publicité et d'affichage du métro à refuser toutes les femmes nues en affiches et affichettes...

On n'arrête pas le progrès ! Dès 1963, le nu commença à se montrer dans les rues sans qu'aucune censure puisse l'interdire — la publicité fit appel au naturisme, « Aubade » lança un slogan explosif : « la mode est au nu ! ».

Les photographes, suivant le mouvement, poursuivaient leur petit commerce plus ou moins artistique.

En Angleterre, un photographe spécialisé dans le nu, Horace Narbetti, qui signait Roye ses albums artistiques, avait gagné une jolie fortune. Il affirma, vers 1955, avoir vendu plus de deux millions d'albums de femmes nues... et il confia aux journalistes qu'il avait eu le plaisir de contempler, face à son objectif, plus de douze mille demoiselles dévêtues.

La presse du monde entier a publié son interview : « Mes photographies ne sont nullement pornographiques, mes cuisses, mes fesses, mes gorges sont, pour la plupart, destinées à la publicité et mes clichés de filles nues ont fait vendre plus d'outillage au Canada, plus de tracteurs aux Indes, plus de vêtements en Amérique, que toute la diplomatie du royaume et les astuces commerciales des hommes de la City... »

Comme un journaliste insistait sur le côté léger, très léger de ses clichés, M. Roye protesta : « Photos légères ? Je n'en ai fait qu'une, elle m'avait été commandée par le Foreign Office, c'était une photo patriotique ! »

En 1942, le Foreign Office, en effet, lui avait commandé en secret une photographie d'un soldat allemand tenant sur chacun de ses genoux une femme nue. Cette image, imprimée sur un tract, commentée en anglais et en japonais, fut lancée par avion, afin de prouver aux Japonais que leurs alliés avaient une bien mauvaise conduite !

La toison pubienne, dernier refuge de la pudeur, a provoqué de nombreuses discussions et de multiples procès.

A Lyon, en 1957, les juges ont déclaré que les photographies de femmes nues affichées à la porte d'une boîte de nuit pour attirer le spectateur ne constituaient pas un outrage à la pudeur « puisque leurs parties honteuses avaient été recouvertes de papier gommé !... »

Les temps ont changé ! En 1970, quatre associations sportives de la ville industrielle de Västers, en Suède, ont organisé, afin de renflouer leurs caisses, une grande kermesse dont le clou fut l'élection de *Miss Pubis* !..

Quinze mille spectateurs purent contempler vingt-huit jolies candidates, le ventre à l'air, seulement vêtues d'un numéro rouge collé sur la peau entre les seins et le nombril. Cette charmante exhibition a rapporté cent cinquante mille couronnes !

De nombreux journaux ont publié la photographie de Miss Pubis, tous poils dehors, entourée de ses parents et de son fiancé, fiers de son triomphe...

Touchant, non ?

On peut à cette occasion rappeler le mot du général de Gaulle, interrogé sur les problèmes de la nudité à l'écran :

« La nudité... pour une belle créature, c'est assez naturel et pour ceux qui l'entourent, c'est assez satisfaisant ! »

Le « glamour » 1950 (à gauche) : effets de lumière et dentelle noire. En 1964, révolution sur les plages : les femmes ont des seins et les montrent. La photo immortalise le premier « monokini ».



Le photographe



Les femmes, c'est comme les photographes : il y a un imbécile qui conserve précieusement le cliché, pendant que les gens d'esprit se partagent les épreuves. (Henry Becque.)



Les belles, comme les papillons, se prennent à la lumière (Lord Byron.)
Photographies de Claude Simon.





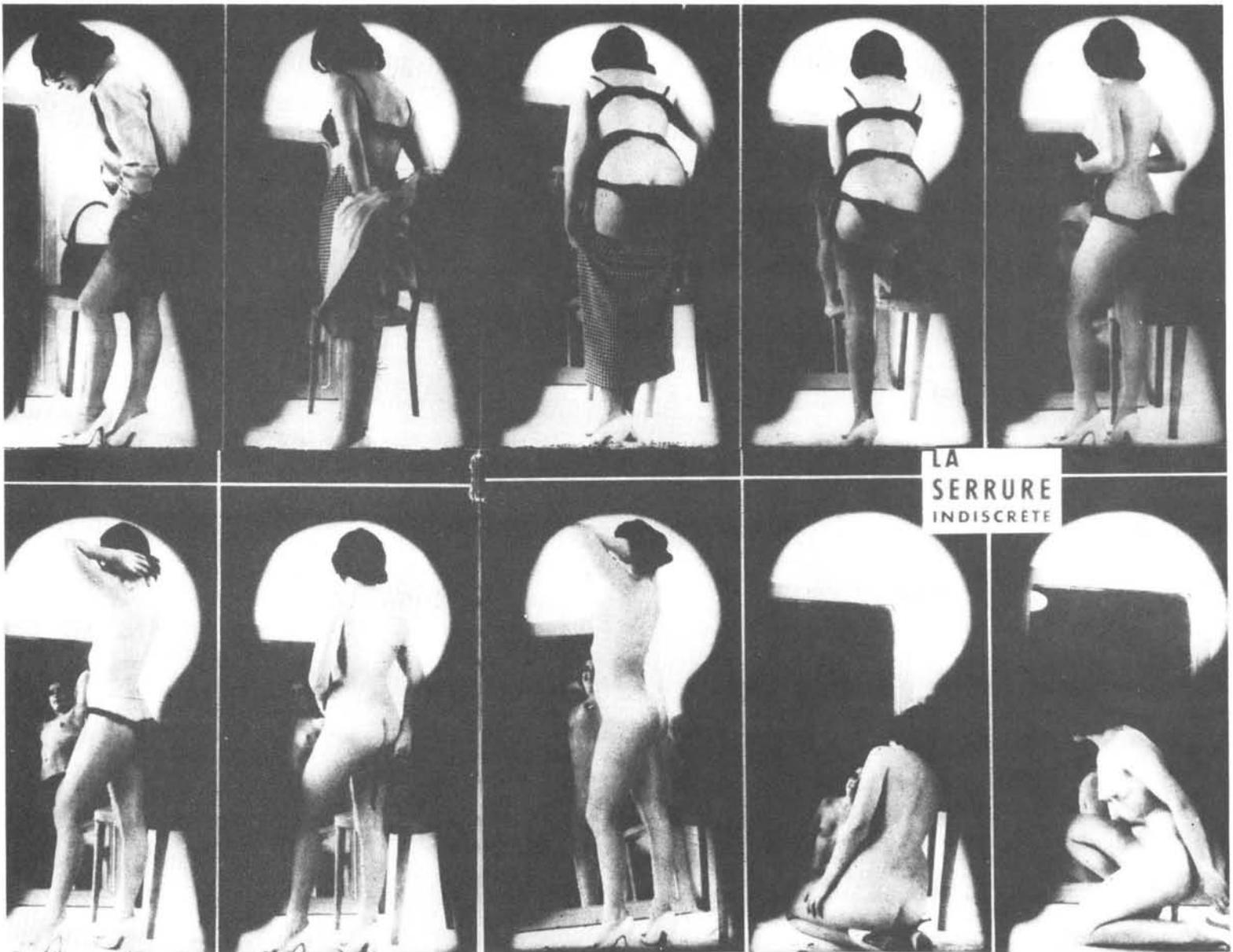
Mais laisse mes mains sur tes hanches ! (Salvatore Adamo.)

Que c'est beau la mer ! (Paul Claudel, Le livre de Christophe Colomb.)



We have awfully good sport with our camera.

Le voyeur



Connaître ce qui lui était caché, c'est la griserie, l'honneur et la perte de l'homme. (Colette.)



Qui ne se gêne pas gêne autrui. (Diane de Beusacq.)

Les seins

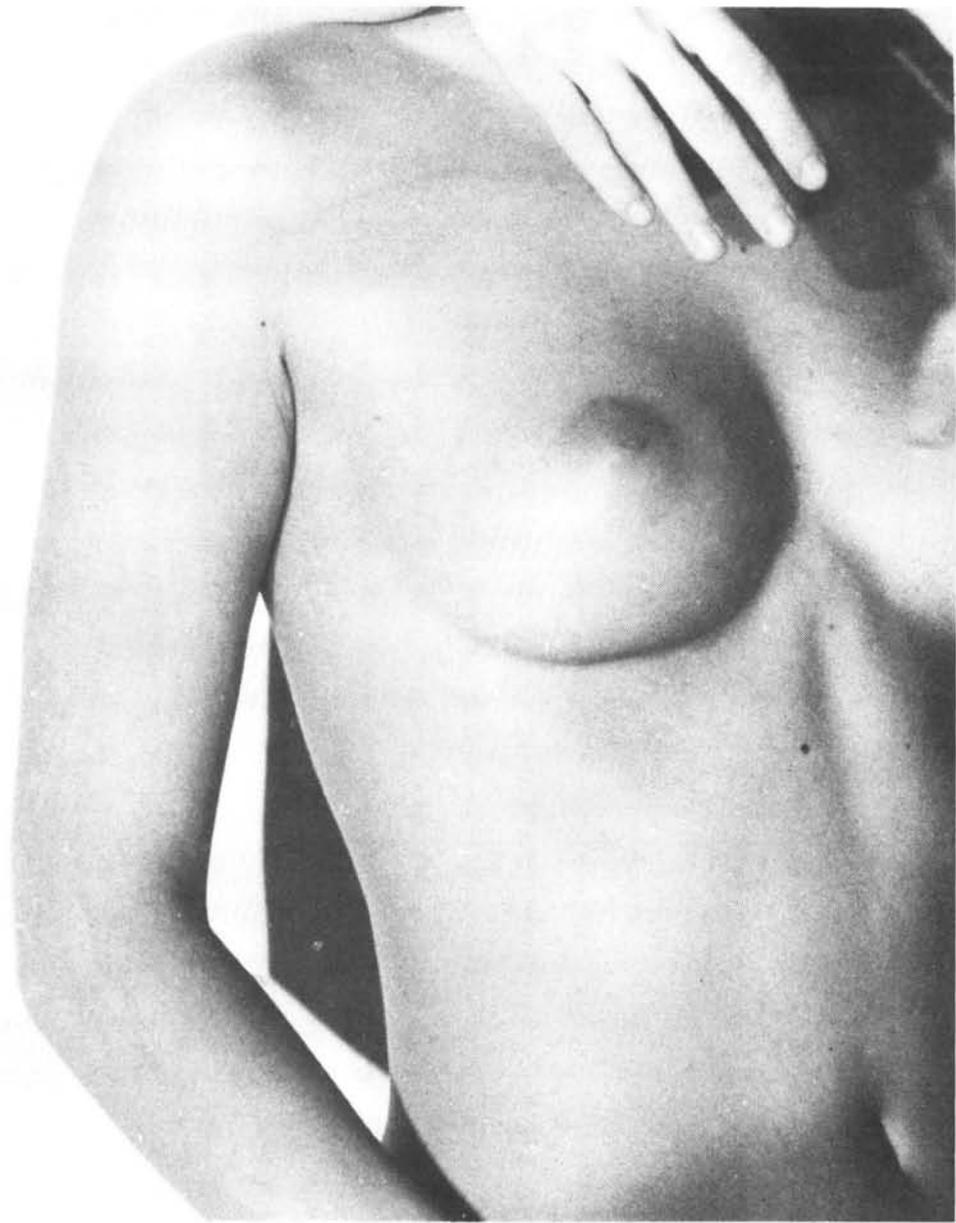


Les personnes faibles de poitrine, ordinairement très amoureuses, doivent comprimer autant que possible leurs élans vers la volupté, car il n'est point d'écueil plus funeste. (A. Debray, Hygiène du mariage.)



Les seins doivent être de grosseur moyenne et plantés de façon que l'intervalle qui les sépare corresponde exactement à l'espace qu'occuperait un troisième sein de même dimension. (Comtesse de Vence, Le cabinet de toilette d'une honnête femme.)





Photographie de Claude Guillaumin.



Il est des lieux où souffle l'esprit. (Maurice Barrès.)

Les bas



Mon innocence enfin commence à me peser. (Jean Racine.)



Cette rencontre émouvante entre la nature et la culture.
(Claude Lévi-Strauss.)



— T'as de beaux yeux, tu sais !
(Jean Gabin,
dans « Quai des brumes ».)



L'amour le plus exclusif pour une personne est toujours l'amour d'autre chose. (Marcel Proust.)
Photo extraite de l'album « Les dessous de l'érotisme », Club du Livre secret.

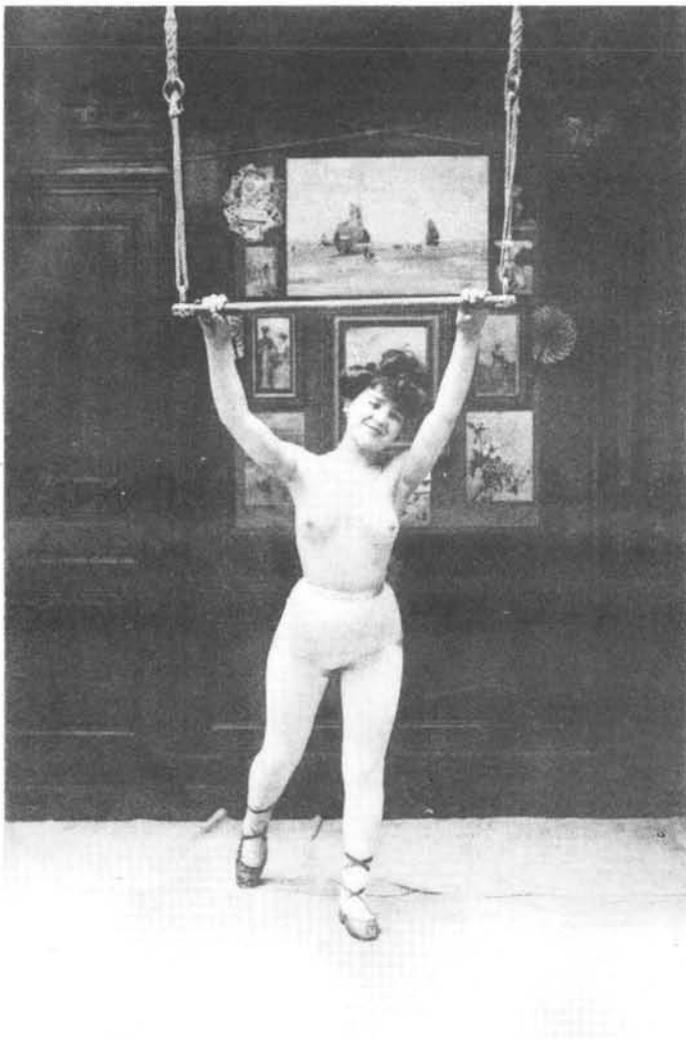
Les sportives

*La bicyclette est la grande moralisatrice
de notre époque. (L. Tranchant.)*



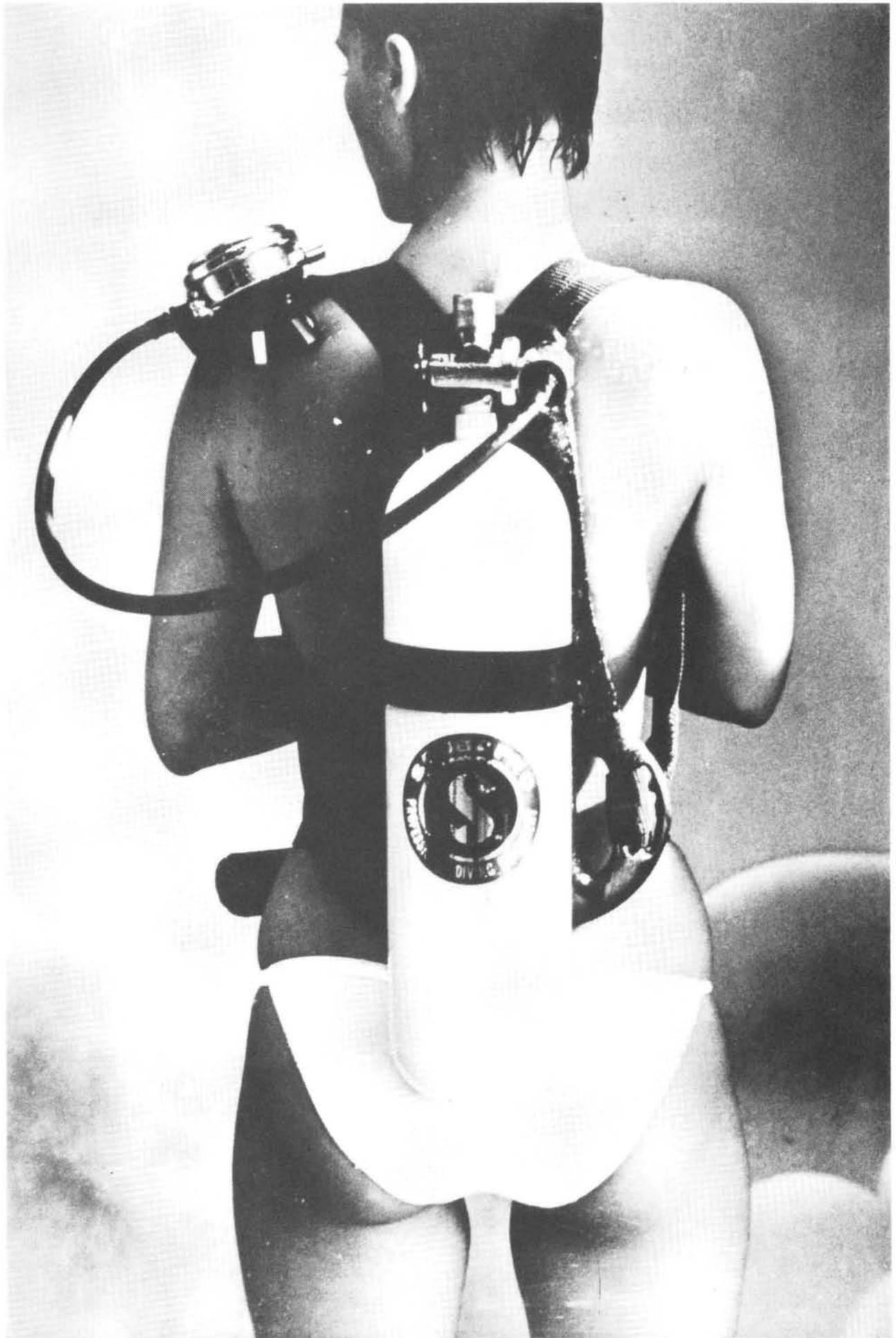
La Ceinture 4'Or
Ceinture de devant et Croc-en-jambe

*Fragilité, ton nom est femme.
(William Shakespeare, Hamlet.)*



Il est des plaisirs mêlés de fatigue. (William Shakespeare, La Tempête.)





*Atmosphère ? Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?
(Arletty dans « Hôtel du Nord ».)
Photographie de Claude Maury.*



Quand j'entre dans la chambre d'un garçon et que j'y trouve une paire d'haltères dans un coin, je sais tout de suite que l'avenir de ce garçon est plein d'espoir et de promesses. (S. Stall, Ce que tout jeune garçon devrait savoir, 1933.)



Les méchantes

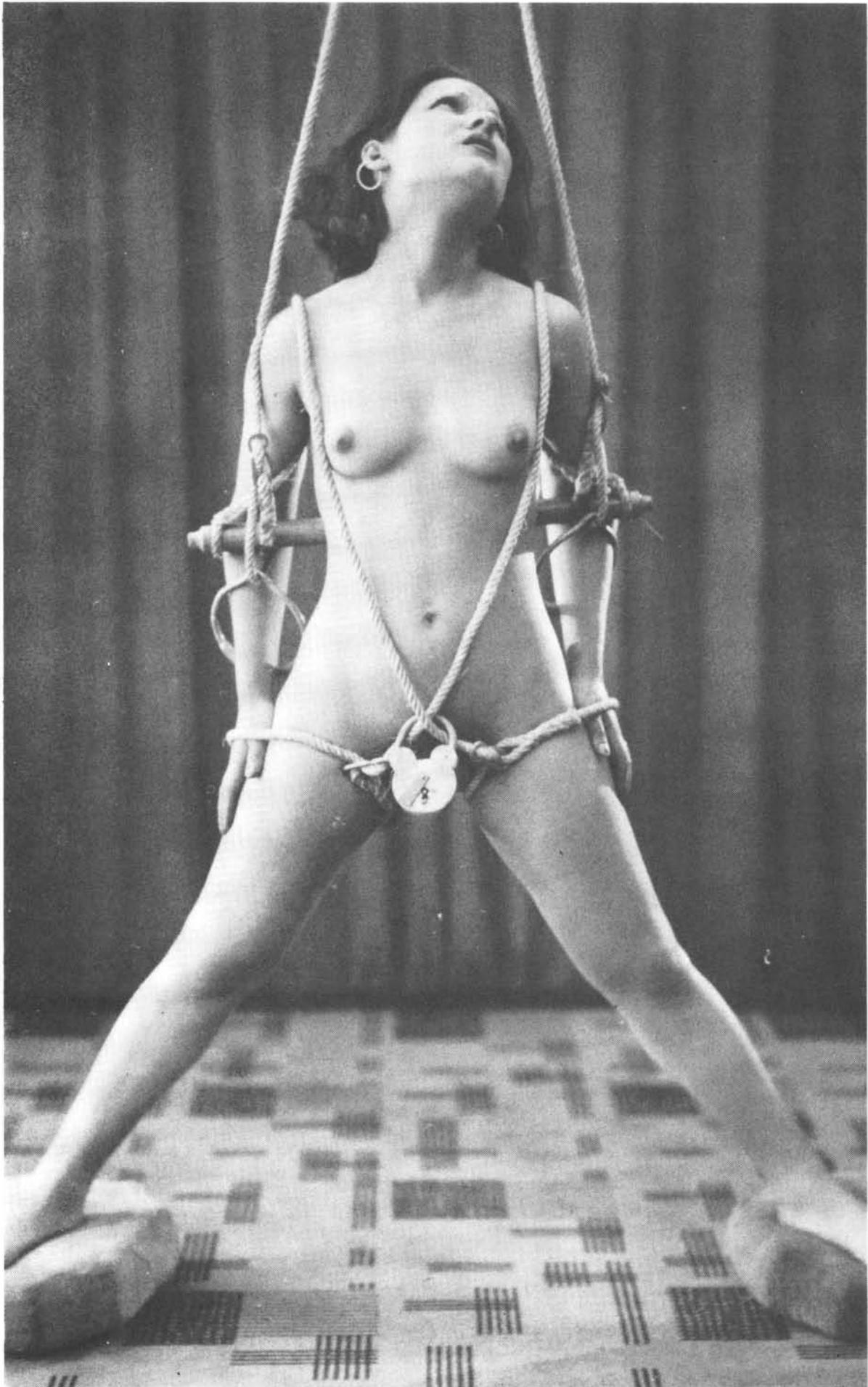


Un grand principe de violence commandait à nos mœurs. (Saint-John Perse, Anabase.)



Le profit de l'une est le dommage de l'autre. (Montaigne.)

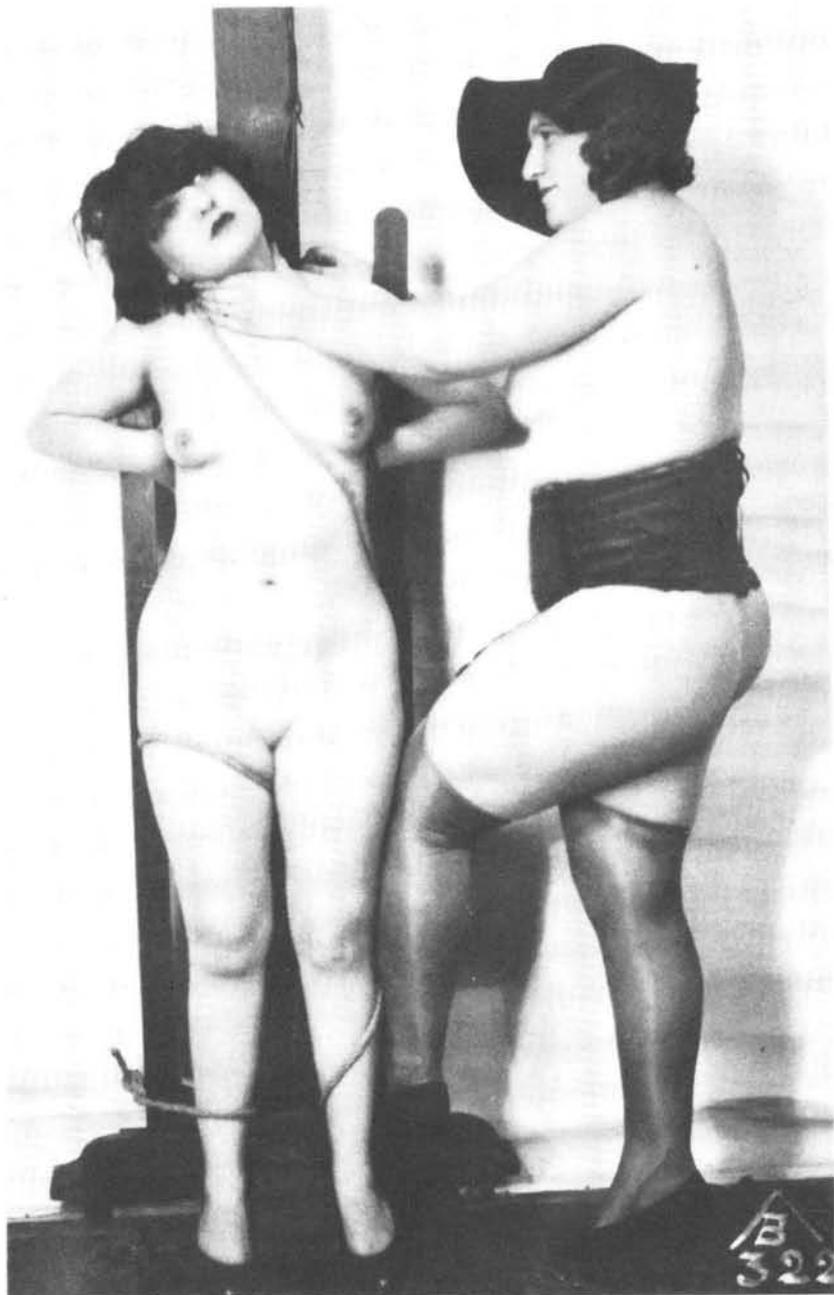
(Photo Herbert Hesselmann.)



*Si l'on enlevait tout ce qui fait mal, que resterait-il ? (Henri Barbusse, *Le feu*.)*



L'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous l'étonnement et une espèce d'admiration. (Prosper Mérimée.)



*Nos douleurs ennuient ceux qu'elles
n'attristent pas.
(Diane de Beausacq.)*





*Qu'importe la douleur d'aujourd'hui,
puisque'elle est le commencement
d'autre chose. (Paul Claudel.)*

Photographie de l'album « Les dessous de l'érotisme », Club du Livre secret.

Les équivoques



A S
67B

LE POMPIER EST AIMÉ DES FEMMES !

*En France on
laisse tranqui-
les ceux qui
mettent le feu et
on persécute
ceux qui son-
nent le tocsin.
(Chamfort.)*

J'ai sauté la barrière, hop la! (Johnny Hess.)

Photographie Jacques Bourboulon.





Carte postale, 1910.

Carte postale, 1915.



Carte postale, 1910.





On nomme massé tout coup dans lequel la queue du joueur a une inclinaison supérieure à 45°. (Fernand Drouet, Traité de billard.)

Les lingères

*Pour ne plaire qu'à un seul, une
femme est toujours assez parée.*

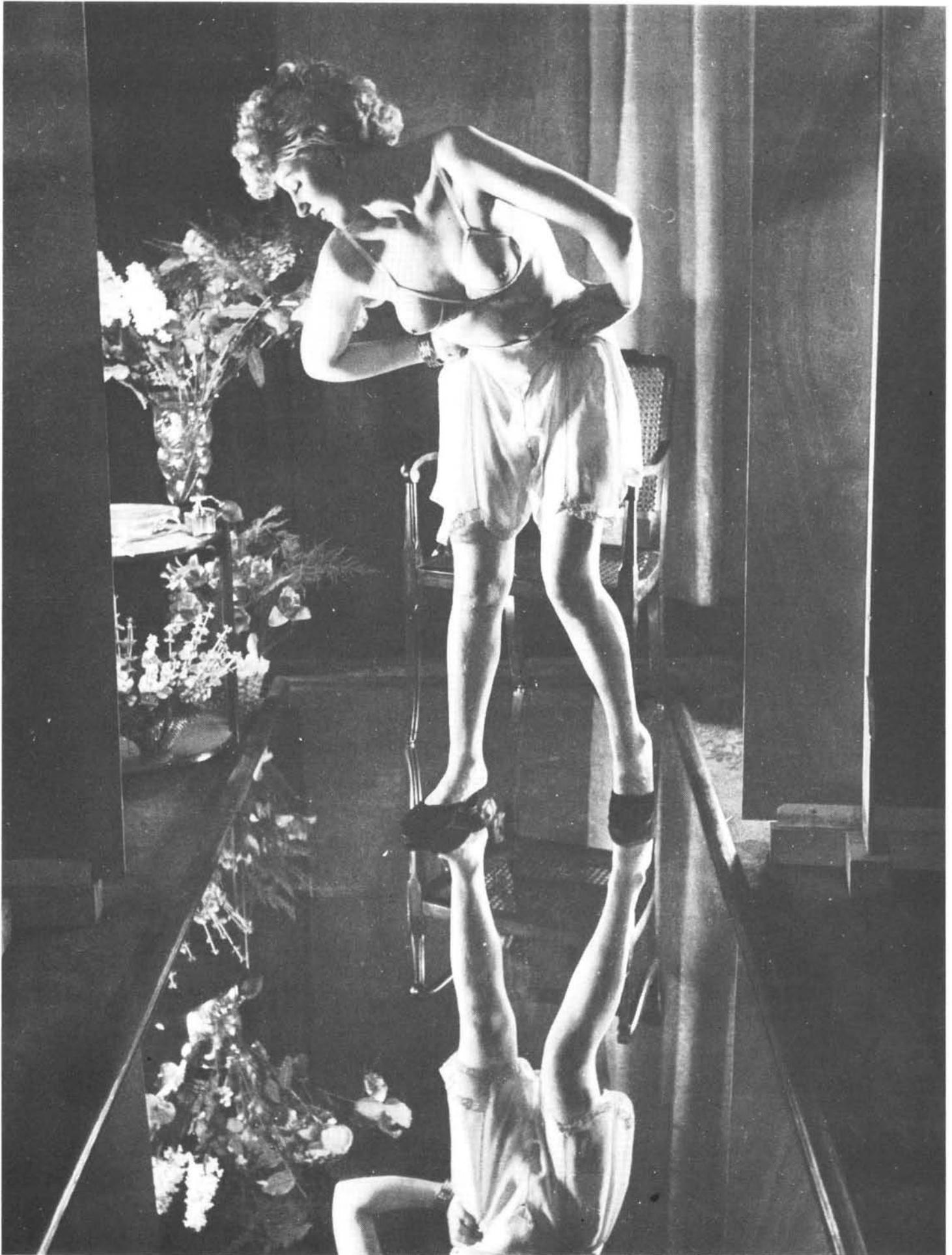
(Properce.)

Le pantalon du Second Empire



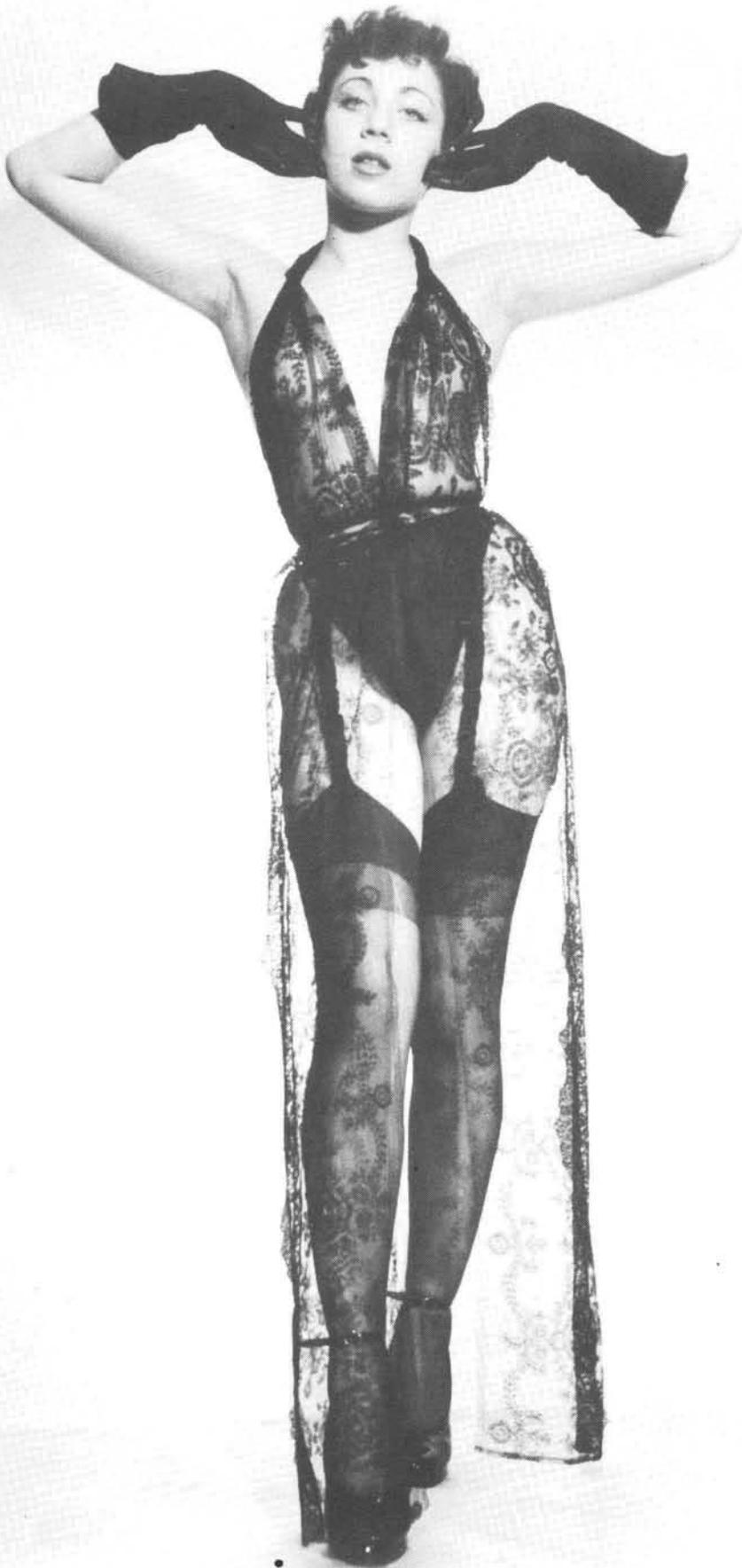
Le corset vers 1895.





Mon sujet favori : moi-même. (James Boswell.)

*Le pavillon couvre la marchandise.
(L.N. Bescherelle.)*



*Un beau désordre est un effet de l'art.
(Nicolas Boileau.)*





Tous mes biens sont avec moi. (Sénèque.) Photographie de Philippe Ughetto.

Les voyageuses



...A pied, à cheval et en voiture. (Michel Debré, discours.)





Panne : nom féminin. Graisse qui entoure les rognons de porc. (Le Petit Larousse illustré.)

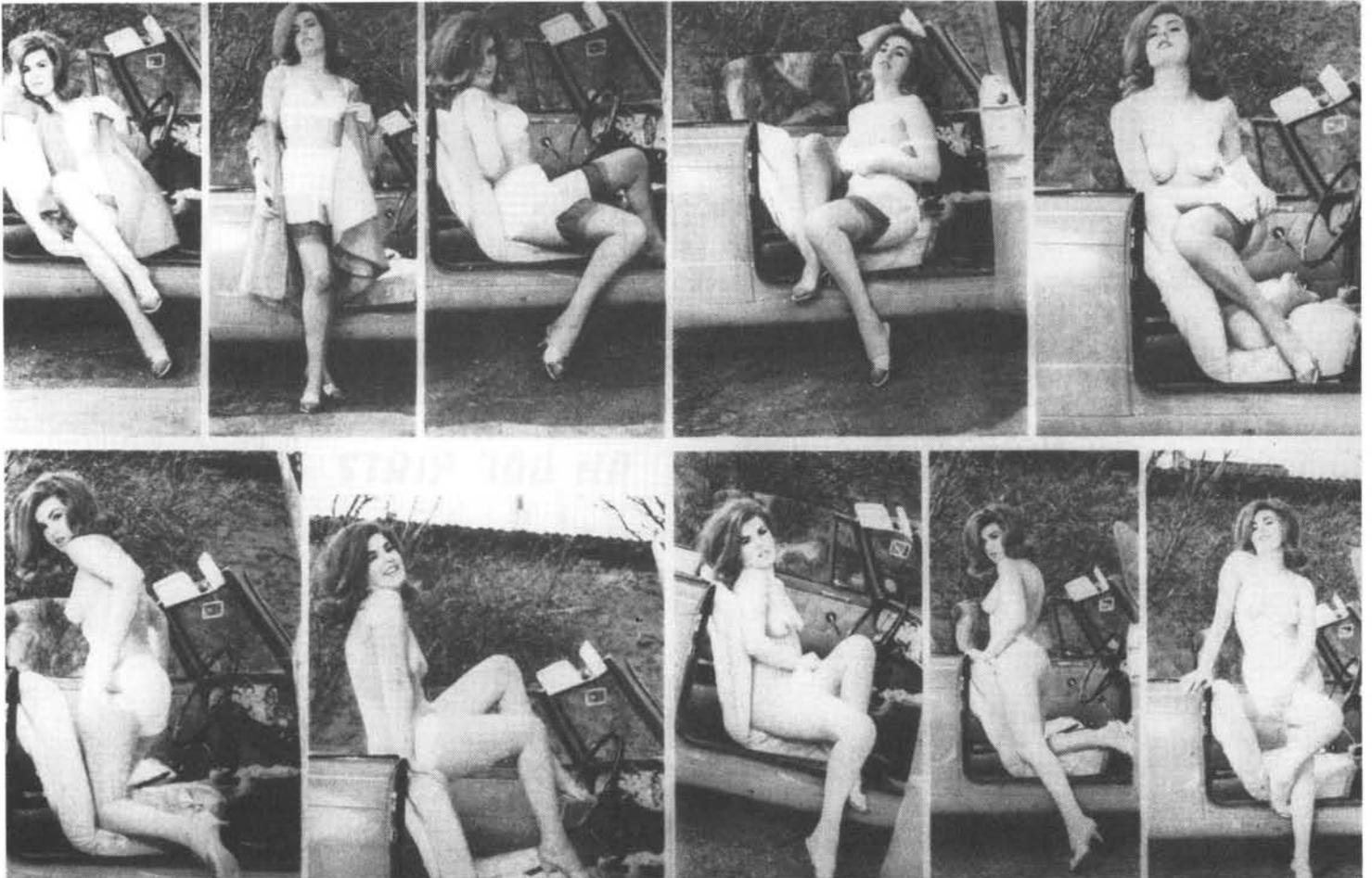


Il faut être couché pour voir le ciel. (Paul Morand.)

Photographie de Jean-Loup Sieff.



On avait douté jusqu'ici que la cavalerie pût être transportée par les chemins de fer. Grâce à la forme adoptée par les wagons à marchandises, le problème va se trouver résolu (...). Une voiture de première classe sera mise à la disposition de MM. les officiers. (Les journaux, février 1847.)



Belle, sans ornement, dans le simple appareil... (Jean Racine.)



Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents et un ingrat. (Louis XIV.)

Photographie de Jean Michel (Gamma.)

Des belles et des bêtes



*Doutez, si vous voulez,
de l'être qui vous aime.
D'une femme ou d'un
chien, mais pas de
l'amour même. (Alfred
de Musset.)*



Felix : heureux. Dictionnaire Gaffiot.



Il y aura toujours un chien perdu quelque part qui m'empêchera d'être heureuse. (Jean Anouilh, La Sauvage.)



Le chat ne se confesse pas. (Louis Nucéra.)



*Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval !
(William Shakespeare, Richard III.)*



Dans le cochon, tout est bon. (Vieil adage.)

Les femmes d'intérieur



*Froid, moi ?
Jamais !
(Damart Ther-
molactyl.)*



On a de la chaleur aux dépens des bienséances. (Denis Diderot.)

Une civilisation c'est d'abord dans l'homme le désir d'une certaine chaleur. (Antoine de Saint-Exupéry.)



C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle. (Simone de Beauvoir.)

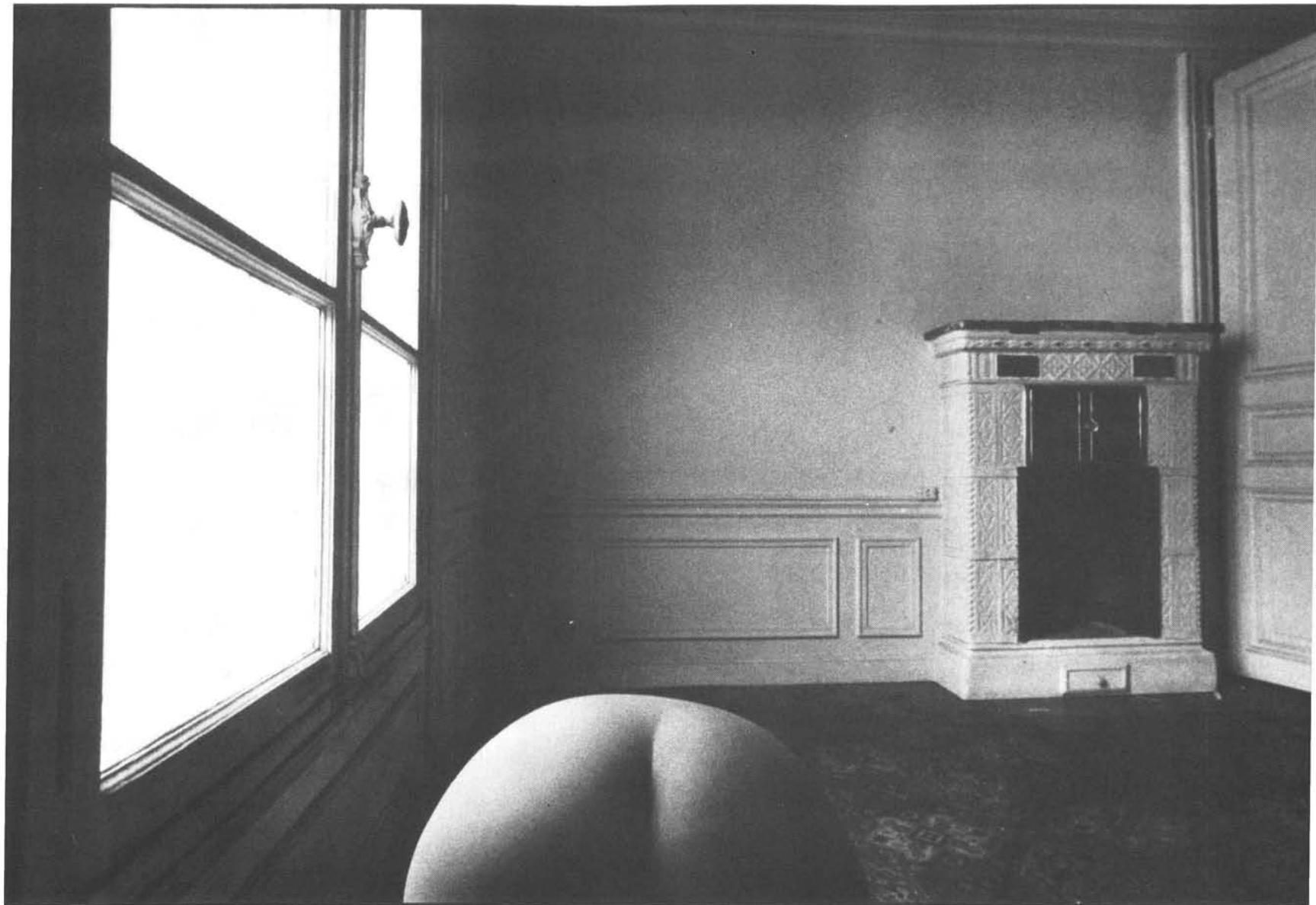


L'état permanent de notre être est l'aspiration. (Pierre Le-roux.)



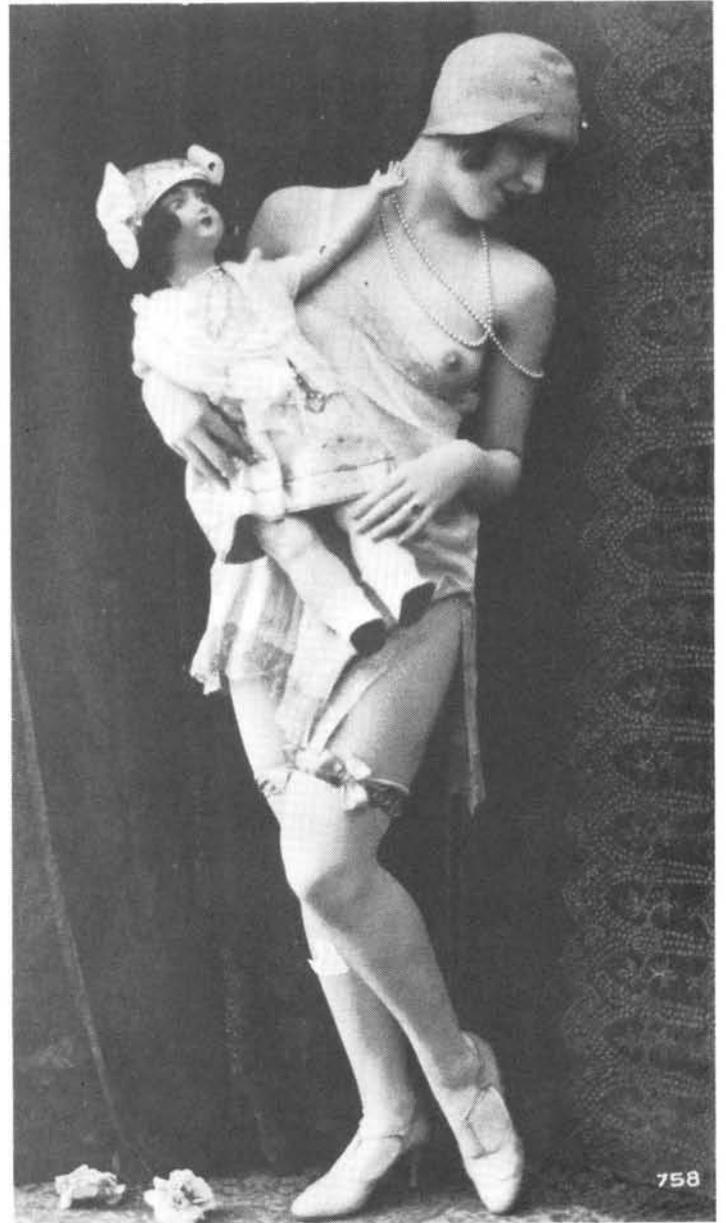


*Nouvelle cheminée est
bientôt enfumée.
(Claude de Pontoux.)*



Pour faire une œuvre d'art, la matière première ne suffit pas. Il faut un artiste. (Le Gaulois, 10 novembre 1902.)
Photographie de Georges Tourdjman.

Les nymphettes



Je crains que, faute d'éducation, les jeunes filles d'aujourd'hui ne sachent pas aimer. (Jacques Chardonne, L'amour c'est beaucoup plus que l'amour.)



Les Fées et gestes



La nature manque ordinairement de pouvoir pour égaler les étranges créations de l'imagination. (William Shakespeare, Antoine et Cléopâtre.)







◀ Comme Ophélie on se couche ! (Pierre Dac à l'auteur.)

Les intellectuelles



Il ne s'agit pas de beaucoup lire, mais de bien lire. (Aristippe de Cyrène.)

Nous ne connaissons bien que ce dont nous sommes dépouillés. (François Mauriac.) ►





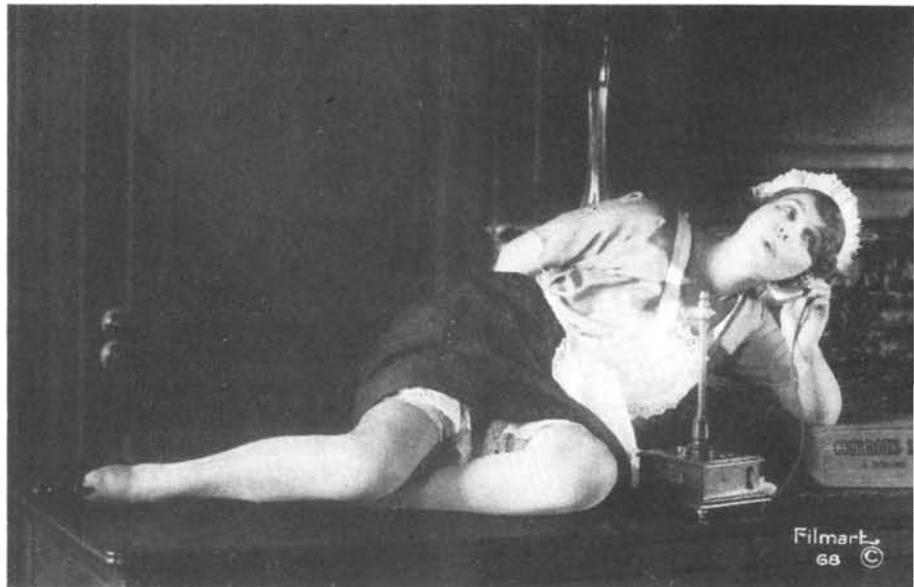
La chair est triste, hélas ! Et j'ai lu tous les livres... (Stéphane Mallarmé.)



La dépravation suit le progrès des lumières. (Nicolas Restif de la Bretonne.)

Les soubrettes





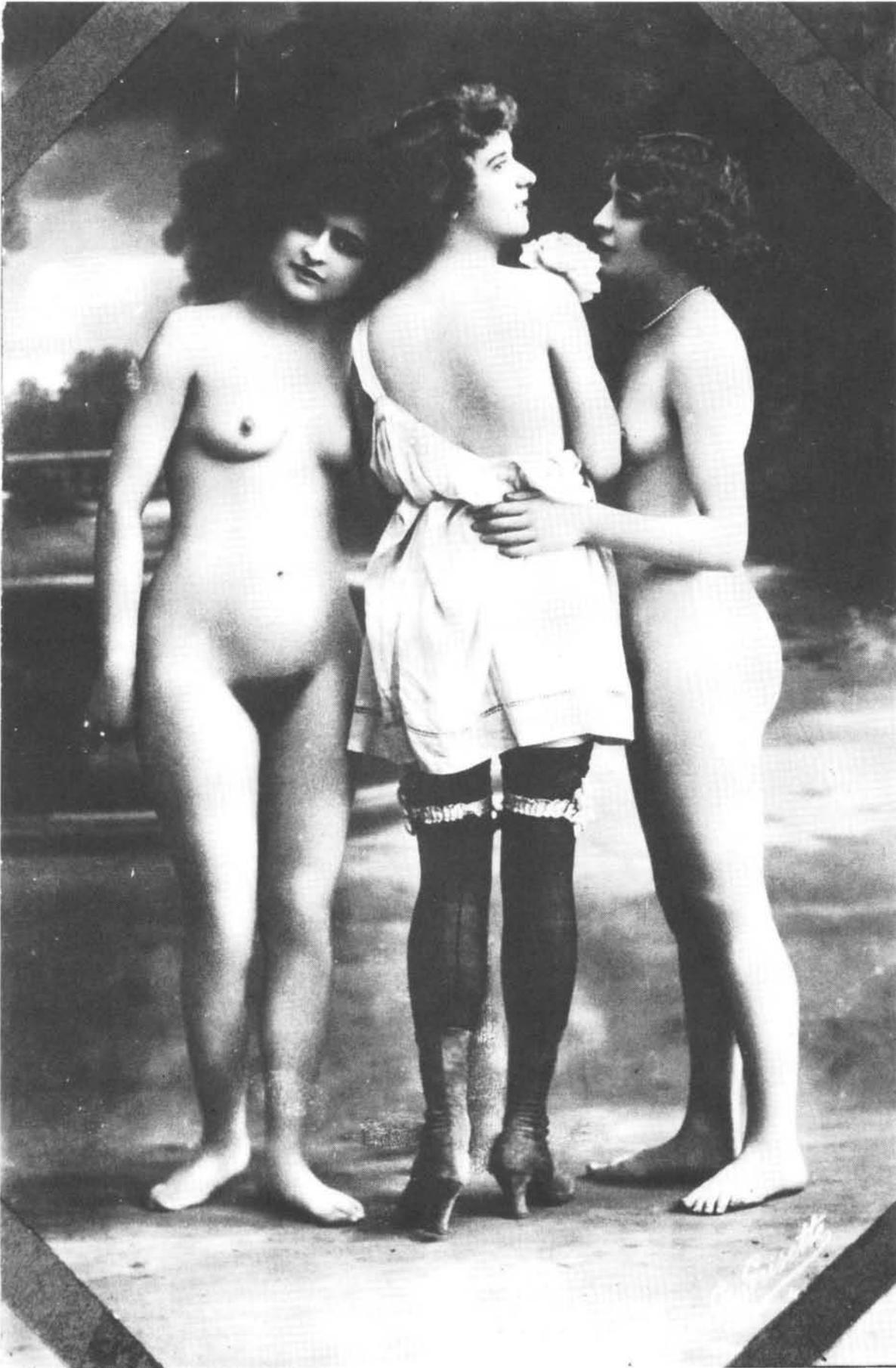
*Les femmes de chambre sont mortes à tous sentiments humains.
(Mark Twain.)*





La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage. (Michel de Montaigne.)

Femmes à femmes



On n'aime que ce que l'on estime, et l'on estime que ce que l'on connaît. (Adolph Hitler, Mon combat.)



Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. (Bussy-Rabutin.)



Ni hommes ni femmes...





...tous Auvergnats ! (Lambert-Thiboust, Un bal d'Auvergnats.)

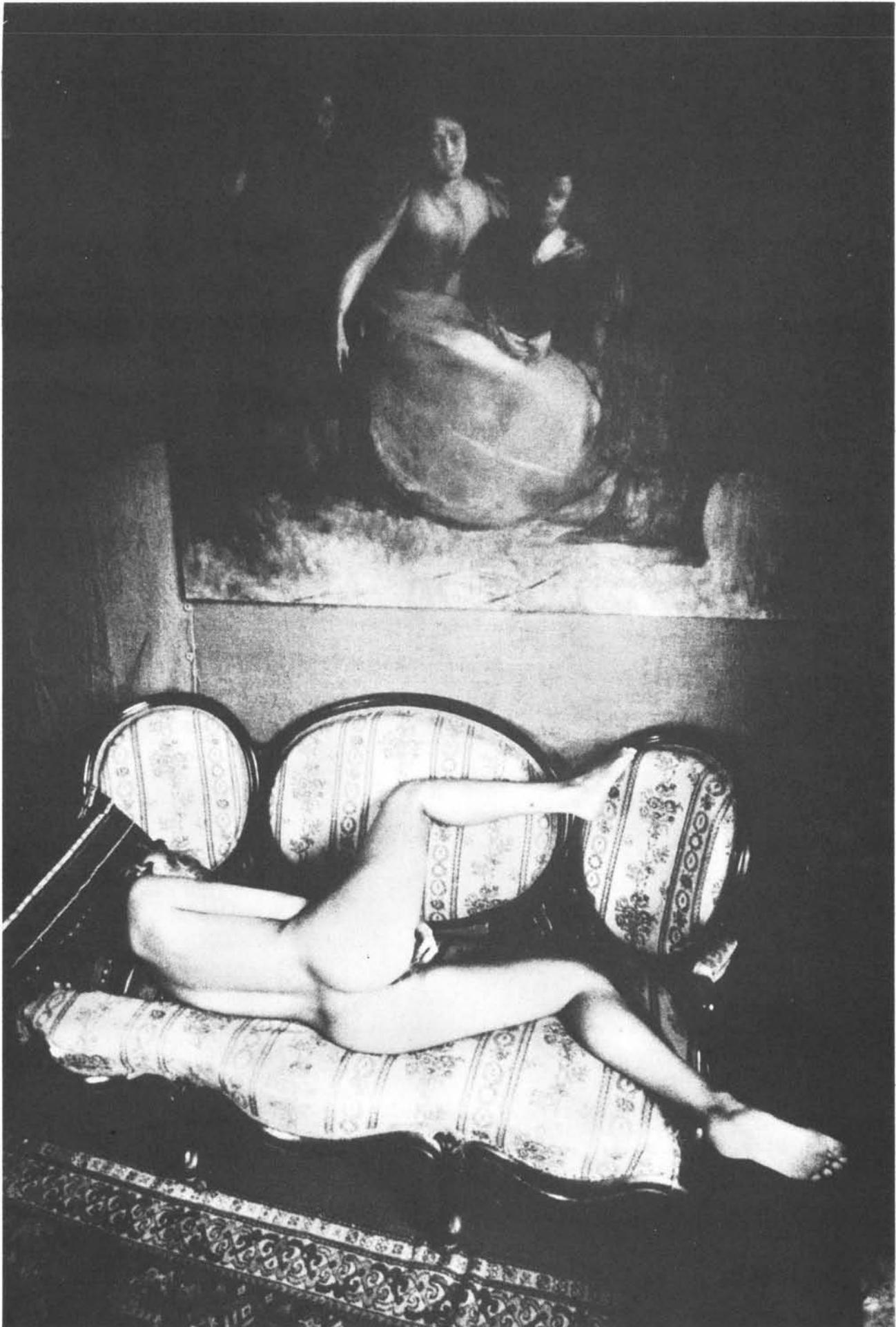




*Pour une année où il y a des pommes,
n'y a pas de pommes...*



*...mais pour une année où n'y a pas
de pommes, y a des pommes.
(Bourgeois et d'Ennery, *La fille
du paysan.*)*



*Il faut s'être donné pour avoir le droit de s'appartenir. (Victor Cherbuliez, *Le comte Kostia*.)*
Photographie de Jean-Loup Sieff.

En avant la musique

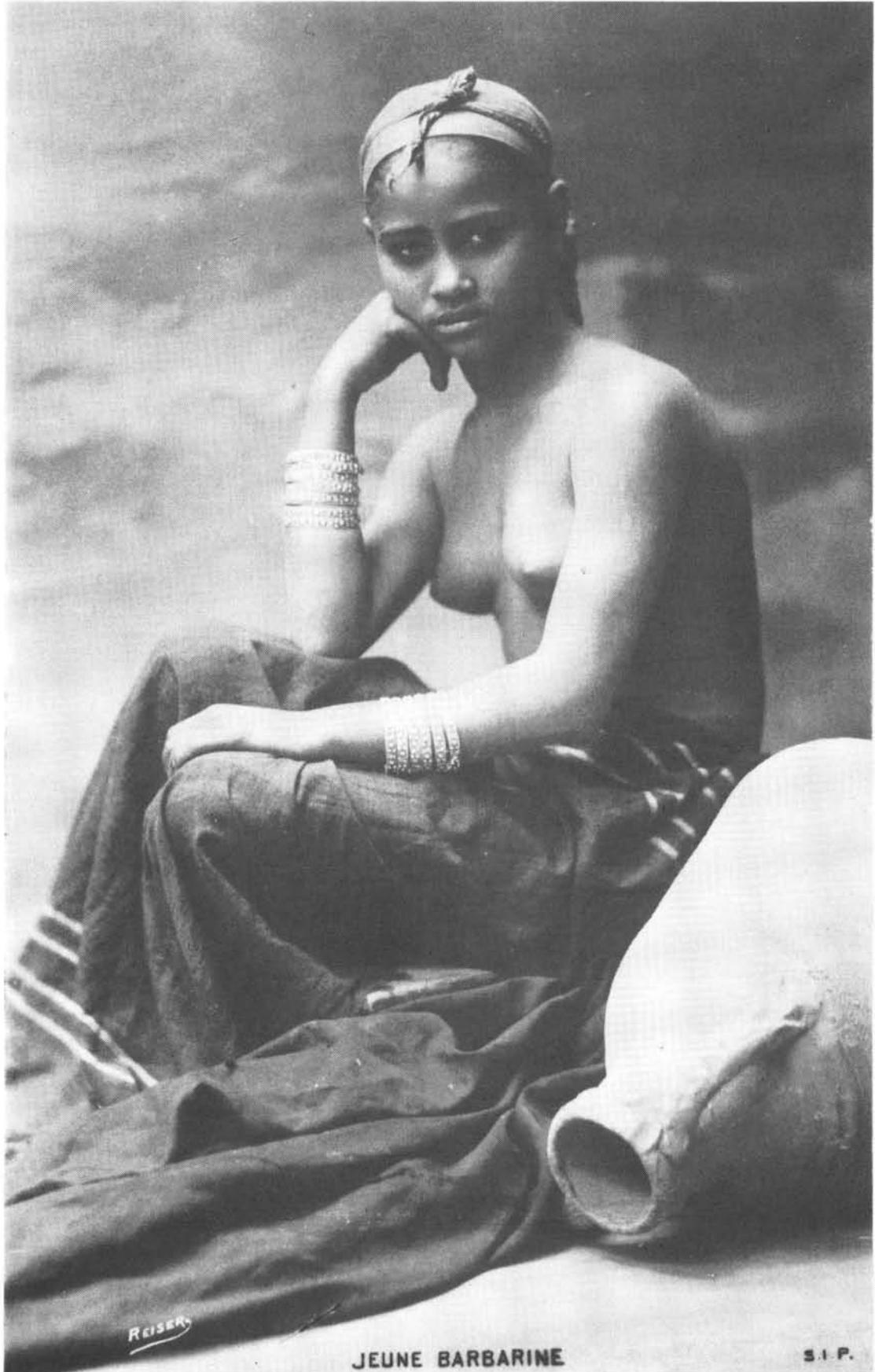


Quand je songe au bienfait de la musique, à la richesse qu'elle apporte, à la noblesse qu'elle confère, à l'accent qu'elle met sur toutes nos pensées, sur nos sentiments et nos émotions, je m'étonne que son enseignement ne soit pas absolument obligatoire et poussé fort loin partout, sans défaillance. (Georges Duhamel.)



Photographie Jan Cobb

Les exotiques



Les colonies sont faites pour être perdues. (Henry de Montherlant, Le maître de Santiago.)

JEUNE BARBARINE

S.I.P.



*Ô ma nuit, ô ma blonde !
(Léopold Sedar Senghor, Epitres à la princesse.)*

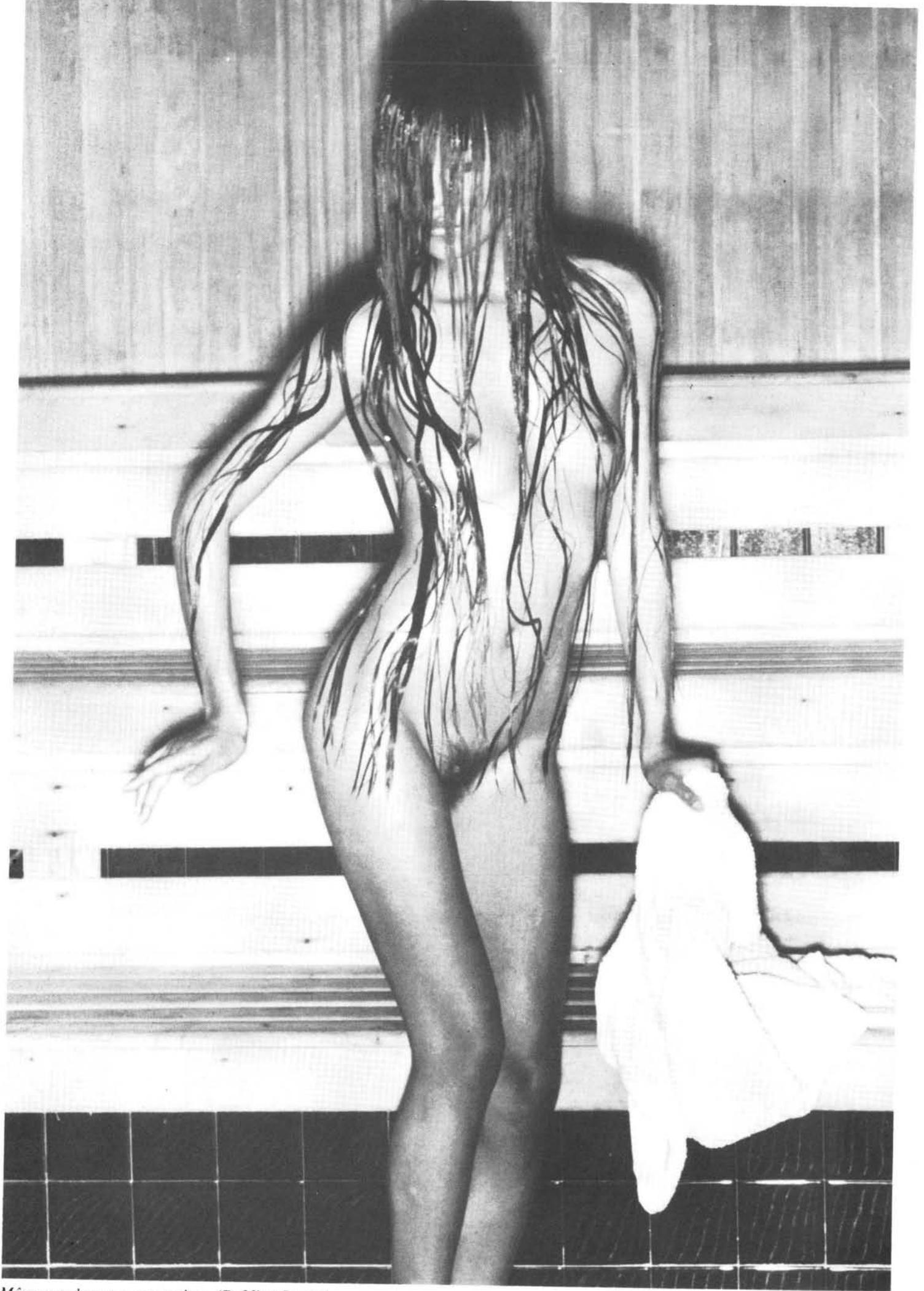
Les baigneuses



Les petits soins sont les grands pour les femmes. (Barbey d'Aureville.)

*Vous allez me taxer
d'opportunisme !
(Gambetta, discours
à la Chambre.)*





Même un cheveu a son ombre. (Bublius Syrus.)

Photographie de Claude Guillaumin.

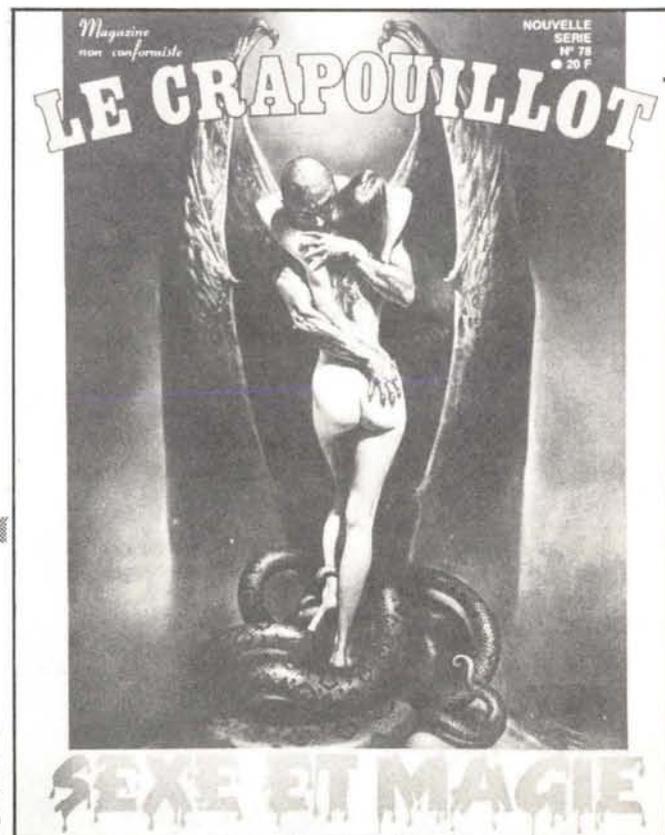
LE CRAPOUILLOT

Offre exceptionnelle

LES 3 PARUTIONS LES PLUS RÉCENTES POUR 50 F SEULEMENT
(frais d'expédition compris)



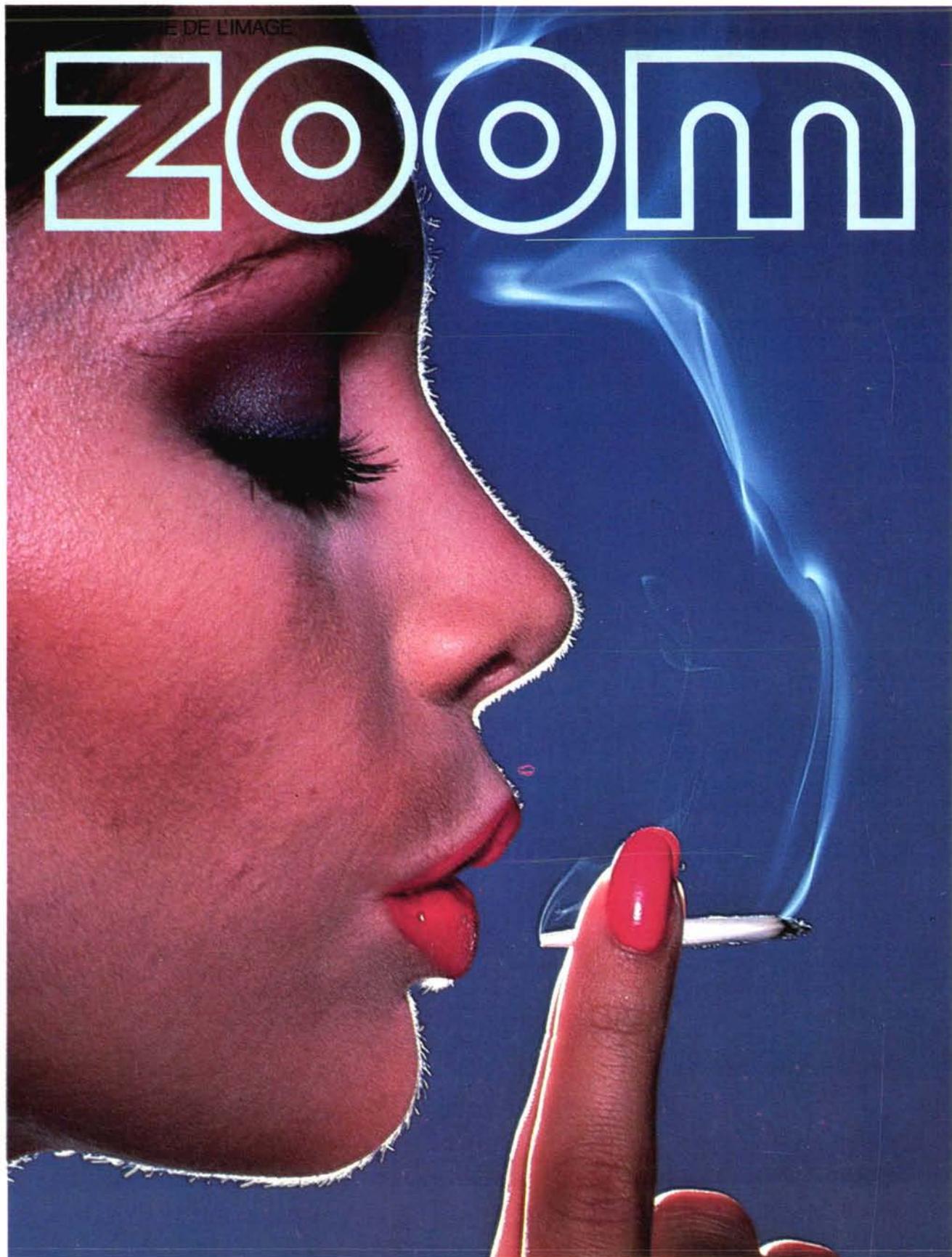
Si vous ne désirez qu'un exemplaire :
20 F l'unité



LE CRAPOUILLOT
49, avenue Marceau, 75116 PARIS - 720-65-09

Nom Prénom
Adresse

Je désire recevoir les 3 numéros ensemble
Le n° 76 Le n° 77 Le n° 78
Ci-joint mon règlement par chèque bancaire - chèque postal -
mandat-lettre Mettre une croix dans le carré choisi
CCP 25391 74 C PARIS. France métropolitaine uniquement.
Nous n'acceptons pas les eurochèques étrangers.



ZOOM 10 ANS D'IMAGE BANK

Choc en stock, une sélection du nec plus ultra de la photographie mondiale.

Stockshots d'Image Bank: la couleur des maitres au service des professionnels.

Pour la première fois, au monde, une banque d'images livre ses trésors pour un numéro exceptionnel de Zoom.

Cobb, Fujii, di Giacomo, Heisler, Maisel, Meola, Meyerowitz, Muench, Turner, Sund, etc. vous donnent rendez-vous dans ce numéro entièrement en couleur.